



1 DESSIN = 1 THÈME

par Séboün

BAKÉLITH

UN RENDEZ-VOUS FLEUR BLEUE

-F. 36 ans aimant la nature, ciné, littérature et soirées entre amis rech. H. 35-40 ans pour partager complicité, fous rires et découvertes. Pas sérieux s'abstenir. Ref. : A450813

-H. 34 ans, schizo ville & campagne, rech. F. 30-40 ans pour sorties soirs & week-ends et + si affinités. Sportif, amateur de photos, n'attend que vous pour partager ses passions. Ref. : B187502.

Déjeuner dans une cafétéria de la zone industrielle de Lyon. Ce n'est pas le rendez-vous le plus romantique de l'année, mais il n'a jamais été spécifié que la naissance d'un couple devait être estampillée par un romantisme à la con. Là au moins les choses sont claires. F36 est arrivée un peu en avance pour repérer les lieux. Et si H34 avait fait de même ? Un rapide coup d'œil parmi la foule des employés la fait renoncer à reconnaître un châtain clair d'1m80 en costume de tweed beige. Elle s'est persuadée de mettre un nom, un style et un humour sur un visage, si possible avenant. Comme disait Ferré "ton style c'est ton cul", alors ne cherche pas plus loin ma belle. Elle a déjà de la chance d'avoir trouvé un homme avec qui partager des sentiments, tout du moins par écrit.

F36 en est à son deuxième café et regrette déjà d'avoir choisi ce chemisier jaune pâle. La coupe est originale mais la matière synthétique trahit son anxiété sous les bras. Elle décide d'attaquer une salade un peu trop assaisonnée, pour s'occuper et calmer la faim qui la tenaille. Comme ça elle le regardera manger tranquillement en bavardant. C'est important d'observer sa façon de tenir une fourchette, de mettre des aliments dans sa bouche et de mastiquer. Ça en dit long sur un homme. Son dernier rendez-vous était du genre à manger la bouche ouverte. Elle ne l'a jamais rappelé.

H34 semble beaucoup plus prévenant. Dans sa dernière lettre, il lui a décrit la lumière rasante du matin dans les champs de blé qui bordent sa maison, c'était assez touchant. Ils n'ont pas vraiment les mêmes goûts cinématographiques, mais elle compte bien lui faire renoncer au dernier film

d'action américain pour un film un peu plus fin, un film anglais par exemple, l'humour sauvera toujours l'expérience. De son côté elle fera l'effort de remplacer un de ses dimanche vidéo&couette pour une grande balade dans le massif de la Chartreuse. Elle a spécifié dans l'annonce qu'elle aimait la nature, mais l'exercice n'est pas vraiment son truc.

Les serveurs commencent à débarrasser les tables autour d'elle. Elle cale un peu sur les îles flottantes, ça lui apprendra à faire la gourmande. Le restaurant va fermer. C'est ça son problème, elle est vraiment trop gourmande.

CILOU SEE YOU

AME D'OGIVE

Elle dit il était là, derrière moi. Là. Avec son air d'ogive.
 Elle dit moi je bouge pas. Je me fige. Mes yeux se concentrent sur l'arrière de mon crâne. Mes yeux de devant comme vides. Comme de l'eau plate.
 Il dit à votre avis pourquoi était-il là ?
 Elle dit pour m'espionner pardi. Pour quoi d'autre ?
 Elle dit pour voir si je chaparde pas. Pour pouvoir me prendre en flagrant délit de vol. Pour pouvoir enfin me dénoncer. Pour pouvoir dire sale voleuse. Sale voleuse.
 Il demande vous avez souvent ce genre d'impression avec lui ?
 Elle répond :
 (Non : elle soupire, elle se concentre. Elle tente de plisser sa cervelle en pressant les paupières contre les globes de ses yeux. Comme se traire des mots. Et puis, quand le silence est trop long, elle relâche et lâche de guerre lasse des mots noyés dans un souffle sans nom :)
 Oui. Je crois que oui.
 Elle siffle : parano, n'est-ce pas ? Elle essaye d'être ironique pour ne pas.

Elle essaye d'être ironique pour ne pas pleurer.

Il dit essayez de dire.

Il dit il faut dire.

Elle demande il faut dire quoi sur un ton un peu énervé. (Son crâne lourd de plomb lui dit qu'elle est bête. Elle se sent bête.)

Il dit que ressentez-vous quand il est là, derrière vous à vous espionner comme vous dites ?

Elle dit je sais pas. De la colère. De la haine. Envie de siffler entre les dents, comme le chat, sentir un filet d'air presque solide passer entre les dents.

Comme une fléchette d'air.

Il dit comme le chat quand il a peur ?

Elle dit oui. Un sifflet d'air-peur. Les poils hérissés de trouille et de dégoût. Sa tête d'ogive, son torchon gris-humide sur l'avant-bras. La peur qu'il me touche et me tache.

(Elle réfléchit. Elle a honte de ce qu'elle vient de dire. D'avouer son dégoût.) (Sa langue se planque.)

Il dit que veniez-vous faire dans cette salle de restaurant ?

Elle dit comme tous les matins, le petit-déjeuner toute seule, la plaquette de beurre de deux centimètres de côté, deux centimètres cubes de confiture à la groseille en barquette. Opercule aluminium. Croissant décongelé.

Elle dit le petit-déjeuner toute seule au milieu des nappes roses saumon.

...

Elle souffle : évidemment que j'en volais des trucs. Des beurres et des confitures. Et des fois même du saumon sous vide, sans air entre la nappe de plastique et la chair du poisson.

Il demande vous voulez dire que vous aviez des raisons objectives d'avoir peur ?

Elle demande existe-t-il de bonnes raisons pour avoir peur ?

Il dit dites votre peur.

Il dit vous dites que vous avez peur mais vous ne dites pas votre peur.

Il dit il faut dire.

Elle dit mais quoi ? QUOI ? C'est quoi ma peur ? C'est ça que vous voulez savoir ? C'est quoi ma peur ?

Il dit non.

Il dit je ne veux pas savoir votre peur.

Il dit juste il vous faut la dire.

Ça y est, elle p.

Les larmes coulent comme deux sifflets d'eau.

Comme des éclats de larmes.

Elle dit la peur, la peur, la peur de tout, la peur du monstre sous son lit, la peur de l'ombre de l'araignée qui s'agite, la peur d'avaler un noyau et qu'un arbre pousse dans le ventre après, la peur que tout le monde voit que ma peur a envahi toute la surface de ma peau, la peur d'avoir peur toute ma vie, la peur de la peur comme une spirale qui défile en toupie...

Elle dit la peur que l'homme au torchon, l'homme bien-pensant, l'homme dur au labeur, l'homme en forme d'ogive tellement il lutte tous les jours pour épargner, cet homme qui juge mes éparpillements avec pitié, cet homme contre lequel je lutte chaque jour pour éviter que sa vie ne me rattrape... (Elle reprend son souffle.)

Elle dit vous voyez ce que je veux dire.

...
Il dit rien.

...
(Elle se dit il faut finir. Il faut finir tout ce que tu as à dire sur l'ogive au mou torchon.)

Elle dit vous comprenez il dit je suis une traînée il dit je sais rien faire il dit seulement le mépris de ceux qui travaillent le mépris du vrai travail. Il dit pour qui tu te prends avec tes airs et ça, quand il dit ça je peux pas m'empêcher de lui voir fleurir sur la poitrine un label Rouge, vous voyez, un l'Appellation d'Origine Contrôlée... Et alors l'ironie du label fait fleurir à son tour un sourire à ma bouche... Il dit tu verras tu le paieras un jour tout se paie un jour. Il dit on peut pas continuer comme tu le fais longtemps on peut pas. Il dit tu verras quand tu commenceras à prendre du bide et des rides tu verras si tu pourras continuer à faire la fière, à faire la gamine à nous piller nos stocks de barquettes derrière not' dos. Tu verras que là tu te souviendras de ce qu'il te disait le tête d'ogive... oh ! fais pas ta surprise ! tu crois que je le sais pas que tu m'appelles comme ça ? tu crois que nous on se permettrait, ta mère et moi, le dixième de ce que tu te permets ?

Elle dit il dit tout ça et... je l'entends, monsieur, je l'entends en boucle. Sa voix est là tout le temps à me rappeler ce que je veux à tout prix éviter, la direction de la vie morte, la direction de la vie qui ment à la vie.

Elle dit la vie des bides et des rides.

...
Elle dit vous comprenez, monsieur, je ne veux pas avoir à choisir entre la vie mentie et la vie cachée. Je ne veux pas.

Il dit rien.

Il dit rien.

Elle dit (tout bas) je sais.

Elle dit j'ai peur qu'il ait raison. J'ai peur que son crâne ait raison.
Elle dit j'ai peur qu'à vouloir éviter sa raison la folie n'emporte le mien...

Il dit ... je crois que nous allons nous arrêter là.

VIKTOR

LE PETIT COUTEAU A BEURRE

tu es trop petit maman a dit les couteaux c'est pour les grandes personnes tu es trop petit encore je veux mon petit couteau à beurre et tellement maladroit maman a dit même un petit couteau à beurre il faut toujours que tu trouves le moyen de t'entailler un doigt avec maman a dit qu'est-ce que je vais faire de toi personne ne voudra d'un petit garçon aussi gauche je veux mon petit couteau à beurre lisse maman a dit on fait ce qu'on peut pour rattraper les choses mais si vous aviez connu son géniteur je veux regarder mon nez dans la lame de mon petit couteau à beurre lisse maman a dit vous ne seriez pas étonné dans le dernier tiroir du buffet de la cuisine il y a les cuillères en métal mais il n'y a plus mon petit couteau à beurre maman a dit à la camisole ils l'ont sorti à la camisole veux-tu s'il te plaît et je ne le répèterai pas maman a dit deux fois enlever cette mèche de cheveux gras sur tes yeux je veux frotter ma langue sur la lame froide de mon petit couteau à beurre rouge ce garçon louche maman a dit c'est une vraie calamité je ne peux pas le regarder en face je veux mon petit couteau à beurre lisse ça me donne la migraine je veux mon petit couteau à beurre rouge et lisse dans le casier à couverts du premier compartiment du lave-vaisselle il n'est plus là même sale même couvert de sa croûte marron de chocolat sec mon petit couteau à beurre rouge et lisse maman a dit personne ne voudra d'un petit garçon aussi sale que toi je veux mon petit couteau à beurre lisse et rouge que papa m'a offert pour mon anniversaire maman a dit mets tes mains sur la table je veux mon petit couteau à beurre lisse et rouge que papa m'a maman a dit que fais-tu encore avec tes mains sous la table je veux mon petit couteau à beurre lisse et rouge maman a dit si tu crois que tu peux me cacher ça je veux mon petit couteau à beurre maman a dit si tu crois que ça ne se voit pas sur ton visage je veux mon petit couteau à maman a dit ce que tu fais sous la table je veux mon petit couteau maman a dit ce que tu fais avec tes mains dans ton pantalon je veux mon petit maman a dit et qui va nettoyer tes croûtes sales et marrons je veux mon maman a dit et qui aura mal parce que l'éther ça brûle je veux

maman a dit je vais finir par le couper si tu continues à le tripoter je maman a dit tu es prévenu je maman a dit c'est clair je maman a dit et je ne le répèterai pas deux fois alors je prends la fourchette et je l'enfonce d'un coup sec sur la main de maman et je sors la fourchette lentement et je suis content car la fourchette est rouge comme mon petit couteau à beurre et je suis triste aussi car la fourchette est toute tordue car la fourchette est mal formée car la fourchette n'est pas lisse et luisante comme mon petit couteau à beurre

DARX LE HIBOU

BASCULE

Je me revois enfant souvent, mais ce soir, je me suis vu mourant, attendant la grande faucheuse avec une sérénité et une allégresse presque délicieuse. Tant de joie dans l'attente du départ, qu'on aurait presque hâte d'y être ; l'abandon de l'être aux vents mystérieux, errance de l'esprit entre les mondes, la félicité par la disparition de la matière ; il ne survit que l'essence. Même la conscience se dissout dans la lumière des champs.

L'OUTARDE

HAUT LE CŒUR ET CŒUR EN L'AIR

Tout n'était donc pas si simple. Visiblement quelque chose n'allait pas. Mais quoi ? Il était difficile au stade présent de ne pas le prendre en considération. Samedi en effet, cela s'était renouvelé, ainsi que le mercredi mais cette fois au contact d'un réactif différent, ce qui la plongea dans une réflexion incertaine sur son corps devenu un peu trop expressif à son goût et qu'elle hésitait encore à qualifier de criard ou de rabat-joie. Néanmoins, maintenant que le mécanisme était en place, sans détour, le plus urgent était de trouver une parade, en espérant que l'élément déclencheur ne se propage pas vers d'autres territoires.

Elle ne songeait pas encore à prendre des anti-vomitifs. Ce serait pour elle l'avant dernier recours. Somme toute plus gérable que des angoisses d'étouffement par exemple, elle se sentait disposée à vivre avec.

Il suffisait d'attendre, remonte à sa gorge son ventre tordu, salive sa bouche et trouve la brèche pour s'échapper, aux toilettes, à la salle de bain, au coin d'un trottoir, revient alors l'œil vif et le sourire aux lèvres et pare cette sortie sans sens d'un "oui oui tout va bien".

Les rencontres se produisant la nuit, il était facile de mettre cela sur le compte de l'alcool, de la fatigue ou encore du "je n'ai pas mangé". D'autant plus que l'obscurité lui permettait de vomir avec une relative discrétion. Avec un peu de chance, par temps de pluie, les eaux du caniveau lui permettaient même de se débarbouiller sommairement. C'est ainsi que jusqu'à présent, "ni vu, ni connu", elle n'avait rien eu à justifier. Pour cela il aurait d'ailleurs peut-être fallu que le garçon la regardât avec un tant soit peu d'attention. Cela finirait bien par arriver un jour. A ce petit jeu là son corps finirait-il perdant ? En attendant, c'est avec grand soin qu'elle plongeait ses yeux dans des yeux n'effleurant que sa surface, des mains ne caressant que son corps, le sexe seul pénétrant l'intérieur et bouleversant peut-être alors un désir et un autre désir jusqu'à l'éclaboussure de sucs et de bile à la prochaine rencontre, l'air de rien.

ANTON OTTERO

LA PLAGE

C'est un succès. Rien de moins. Tout vient de lui, ventre et jambes à l'air, comme les plages savent les accueillir. Il marche sur le sable et emporte dans sa hâte des bouts de coquillage qui saignent son talon. C'est l'été et l'été lui va comme un gant qu'il agite depuis sa barque pour amadouer les poissons. Son cou est sec et ses yeux des lumières pour l'esprit. Je me souviens de son cou, ses veines en saillie, ses genoux ramenés à sa bouche comme un réflexe nourricier et ses cercles de feu, improbables sortilèges qu'il inventait en moulinant des bras.

Trente ans, à peine. Un succès pour les plages, une vision colorée d'un autre continent.

Je suis allongée, comme à mon insu, et lorsque je tourne une page du livre, une seule, depuis le front de mer il s'accroche à elle, miniature aguicheuse qui me fait quitter le fil de l'histoire. Une histoire brodée pour les esprits ivres de soleil, qui s'épuise au compte-goutte et brade sa part de mystère en figurant la mort d'un tel d'une telle avec ce sourire défait des cantinières de province. Je me touche, à l'ombre d'un parasol détraqué.

Je fais ça. Me toucher à la source du conflit et m'en remettre à ses grands déballages. A moitié bien. La moitié de mon temps.

Trente ans j'exagère. Il pourrait. Il a la carrure d'un garçon de trente ans d'anatomie studieuse. D'après ce que je sais, d'après ce que je crois cerner dans les régions encore fertiles de ma mémoire.

Il est rare lorsque la plage offre comme ça des divertissements qui valent pour leur gratuité exquise. Il a ce maillot de bain, d'abord. Cette assiduité de poils qui lorgnent son nombril. Sa langue apparaît quand il doute, quand il se figure qu'il n'est pas le centre du monde, qu'il capitule parmi les débris de sa jeune conscience. Sa bouche ne dit rien. Ses lèvres font des lettres muettes qui applaudissent au cri paillard des mouettes.

Il est faible en amont, il ne touche pas terre. C'est en aval que je le préfère, les cheveux ébouriffés au ciel ouvert, les muscles environnés d'azur.

J'imagine une fille qui monte sur son sexe. Une fille aux antipodes, effilochée, d'une beauté lacunaire. Elle rassemble ses cheveux en un chignon expert et elle le tient en boule au-dessus de sa tête. Ses pieds à lui imitent la petite furie des vagues quand le vent les a quittés. Ils séduisent. Elle veut entendre le bruit d'un sexe qui entre. Elle approche son oreille, ce sont tous ses cheveux qui sont à présent en broussaille. Les cheveux. Quelle injustice. Elle le pense très fort, elle le dit comme une leçon de droit, en levant les sourcils. Elle croit jouir. Ce n'est pas le moment de prophétiser. Et quand elle retombe sur son torse, il y a comme une traînée de poudre qui voudrait sortir de sa bouche et qui lui donne envie de pleurer. Mais elle ne pleure pas, elle sourit. Et le garçon se retire en s'excusant pour tout le bruit. Et le souvenir qu'il en restera.

Je m'occupe à compter les dièses et les bémols dans une semaine brève de sept jours affamés. Les dièses quand il est là, et les bémols quand ce sont des familles de parents hilares qui viennent aérer leurs petites solitudes en poussant un landau idéal.

Son sourire dièse, ses baignades, ses poiriers, sa façon de remettre le caleçon à hauteur de moralité quand une vague l'a surpris. Il n'y va pas par quatre chemins. Je connais l'intimité de son cheminement et jusqu'où il peut aller pour rendre son corps indispensable au tableau des dunes engoncées dans leur torpeur.

Il y a cette douche, cette douche étourdie qui invite les corps aux premières libations d'avant la mer. On s'est donné beaucoup de mal pour lui donner un air défait de toute trivialité, jusqu'à la peinture du tube métallique, son pommeau, ses manières de fossile dessablé. Quand le garçon reçoit le jet en pleine figure, il sait qu'il est bon. Bon pour la patine du soleil, bon pour le crabe emmitoufflé dans sa maladresse de marcheur, bon pour le sang, pour le goût du sang du garçon dans sa bouche quand c'est l'orteil qui ramasse. Et le soleil ne connaît plus que lui. Son corps. Pièce unique à chauffer.

J'imagine cette fille cherchant un bébé pour habiller son ventre. Elle a couru les bars, les dancings, les nefes, les pavés. Elle souhaite pour son environnement immédiat une giclée écologique, un lapsus qui lui ferait oublier le nom du père et ce climat de vice. Il y a ce garçon sur la plage. C'est un succès, un succès de débauche qui ne salit pas les mains. Elle voudrait son sexe, juste une fois, juste pour l'essayer. Elle ferme les yeux, elle tutoie son corps et s'accroche à ses promesses qu'elle peaufine jusqu'à l'aube. Il est l'heure, tôt ou tard il est l'heure, elle le sait et lui ne demande rien. Elle regarde comment le garçon congédie sa tension, quelle forme ça a, un corps qui perd de sa raideur, et comment les choses redeviennent légères, raisonnables. Elle a cette main qui la gêne, ce baiser qui l'égare. Elle voudrait déjà avoir oublié. Mais elle n'oublie pas. Elle y revient et les jours, tôt ou tard, deviennent des années qui feraient des siècles s'il n'y avait plus de lois.

Je ne veux pas imaginer la plage en automne. Je ne veux rien imaginer, je m'en défends. Le garçon est à moi, je m'en contente après ce qu'enregistrent mes yeux, mes oreilles, le bout de mes doigts. Il ne peut pas être l'automne, pas avec cette lumière. La chaleur brigue les pleins pouvoirs, on est parti pour cent ans d'un gouvernement de pure fantaisie solaire. Cent années de brûlures.

C'est peut-être la peau qui fait agir. S'il n'avait pas eu cette peau là, je n'aurais probablement jamais songé à héberger son sourire. J'aurais continué à faire la femme comme ci la femme comme ça qui range ses affaires de plage et donne un coup de lacets à ses chaussures de ville.

Je ne connais ni l'adresse des grands pontes ni le carillon des bourgs suisses ni le prix de la solitude. Mais je connais son nom. Je sais comme il se nomme, comment on doit l'appeler, si par hasard on avait besoin de lui. Et on a toujours besoin de lui, quoi qu'il advienne, quoi que puisse devenir cette plage, décharge, entrepôt, zone de transit, il doit s'y dresser comme une balise hors des lames.

Je le soupçonne, oui, d'être vital à cette plage qu'il s'est choisi : demain encore il lui consacrer ses pensées, ses ballets, ses morsures d'heureuse compagnie.

Son nom. Ses valises sous les yeux. Il dort peu, avant lui le sommeil était un phénomène de mode, une vidange chère payée. Il accapare la vie mais redoute ses calendriers qui sont autant de tribunaux obèses. Il n'a pas aimé. Il n'a pas aimé comme je l'ai regardé, avec mes yeux de craie qui laissent des plaintes enflées sur l'objet du convoi. Il sait que les hommes aiment les femmes et que les femmes peuvent aimer en retour. Il sait aussi que les femmes aiment les hommes et que les hommes peuvent trahir sans arrière-pensée. On a dû lui dire.

Je pleure, il le sait à présent, il sait tout le mal que je me donne pour affoler sa raison d'agir. Il ne me trouve pas à son goût. C'est donc ça. Je suis de la petite cuisine pour lui. Un dérivatif fade et toqué.

Je voulais son sexe, son odeur de sexe et non plus son idée formatée, celle qui rend folle. Je pensais que je voulais son sexe et que je voulais me laisser habiter par lui. Et que dans ce confort partagé il chercherait à m'expliquer ce que je fais là, mêlée à sa peau. Il m'aurait intriguée, je l'aurais écorché aux épaules, brève signature des temps.

Partez, m'a-t-il dit.

Partez d'ici. Il bafouillait une gêne de contrebandier qui écoule son malaise d'un pied à l'autre en ayant l'air de rien. Alors qu'il avait l'air de tout, de tout saccager sans même le vouloir.

Il a dit aussi : arrêtez. Arrêtez ça. On va nous voir.

Et aussi : vieille folle.

Et aussi : excusez-moi, je ne voulais pas dire ça.

C'était sa manière à lui de dire, sa manière de s'excuser. Une discipline interne pour penser le vacarme comme une arme de repli.

Je ne lui en veux pas. Je m'en veux à moi. Piétinée de remords.

Il reste cette plage, sa tension de petite communauté fringante. Il reste les enfants, les galettes, les sandales pour railler les oursins. Et enroulés dans des sacs, des duvets. Des duvets pour rien, étouffés et rendus invisibles par un jeu subtil de ficelles et qui témoignent des savantes préoccupations des familles estivales.

On ne sait jamais, un orage est si vite arrivé.

Tout arrive si vite.

On n'est jamais prêt à tant.

CEVENE BONDZOU

LABORATOIRE DE CATASTROPHES NATURELLES

Avant la Grande Hybridation, trois bonds m'auraient suffi pour franchir le réfectoire et atteindre la fenêtre. En équilibre sur la branche du paléutvier, j'aurais pu mordre une liane, sauter et retrouver la moiteur de la terre sous mes pattes élastiques. La grande forêt de Bornéo n'était qu'à quelques foulées de l'Observatoire Scientifique et, en un clin d'œil, j'aurais pu m'y fondre et retrouver mon territoire. Avant, j'étais *neofelis nebulosa*. Panthère nébuleuse. Nébuleuse à cause des taches floues sur mon pelage si semblables au feuillage de la forêt, nébuleuse à cause de mon regard lunaire disproportionné, nébuleuse parce que l'aube et le crépuscule m'appartenaient et que je pouvais flairer, seule, l'odeur du sang frais à travers la forêt toute entière.

La forêt..... Depuis des jours elle ne cessait de gémir et de m'appeler. Ses bruissements m'écorchaient les oreilles, l'hydre végétale pleurait ses milliers d'habitants. Macaques, buffles d'eau, ours lippus, tapirs, tous avaient été piégés, séquestrés et soumis au processus de transmutation pour devenir des humains, comme moi, complètement ratés. J'avais gardé une patte velue, et une malformation interne me faisait hurler dès que je faisais un pas. Le pire c'était ce géolier en complet blanc, le coordinateur des programmes accélérés du comportement, qui devait croire que je ne l'avais pas entendu venir, celui-là il ne perdait rien pour attendre, je trouverais bien l'énergie pour lui lacérer le cou et broyer son thorax d'un coup de griffe tranchant comme... à la belle époque.

BAAL

LES OGRES

Il ne me voit pas. J'ai disparu depuis longtemps à son regard. Dissimulée sous la masse informe de mes cheveux, ceux qu'il me reproche sans cesse de ne pas peigner, de ne pas laver, de ne pas soigner et je ressemble pour lui à tous ces nègres et ceux qui les singent, à tous ces putains de jeunes décadents qui traînent dans mon quartier. J'ai glissé sous la table comme dans ce film

où une certaine Laura boit trop de bières et puis après je ne me souviens plus. Des trous de mémoire provoqués sans doute par l'abus d'alcool ou d'autre chose. Dangereux pour la santé comme un organisme génétiquement modifié. Je suis sous la table et guette peut-être son retour mais je ne crois pas parce que je préférerais encore mourir plutôt qu'il me voit.

Je veux qu'ils posent un verrou à ma porte. Une fois pour toutes. Cette obsession depuis l'enfance à ne pas laisser mes nuits tranquilles. Des insomnies étranges et des visitations. Je me suis crue, longtemps, quelqu'un d'autre que moi et que le corps qui me ceint devait céder sous la pression de mon âme. Qu'ils posent un verrou à ma porte ou bien qu'ils m'achètent un chien. C'est ça, un chien. Un chien qui lèche. Je veux qu'ils m'achètent un chien, rien qu'à moi. Même si ça ne s'achète pas. Que je le trouve, toute seule. A garder ma porte. Un gros chien noir aux yeux doux. Un chien à moi qui me garde et me protège. Une rencontre. Mon corps ressemble à un œuf. La coquille est dure mais je la perce de l'intérieur, moi-même et sans toujours cette peur au ventre. Parfois elle me laisse tranquille et le bonheur peut m'atteindre, si peu de temps que je laisse pousser mes ongles pour m'accrocher à son dos. Comme Laura Palmer. Planter les ongles dans la nappe blanche d'une banale invitation à déjeuner, un dimanche d'hiver. Entrer au plus profond de sa chair, moi-aussi. Le Diable en personne. Personne ne t'entend alors crier. Tu n'as confiance en personne. Et le réveil, les ongles rongés, personne près de toi. Mon corps est un œuf, c'est sûr. Plein comme un œuf. Faites-moi le plein, s'il vous plaît. On ne dit plus cela. La fête est terminée. A l'intérieur de soi, cachée, mais la coquille, à mesure que tu grandis, à mesure que tu vieillis, la coquille cède, se fissure et ne te sert plus de rien. Voilà je suis sous la table et maintenant je ne lui appartiens plus et je ne lui ressemble plus et rien. Il ne me voit plus. Ce n'est pas ce putain de garçon de salle qui me vendra. J'espère. Peut-être que je devrais lui glisser une petite pièce. Drôle de tragédie. Glisser sous la table comme Laura Palmer. Glisser sur la surface lisse des images d'Epinal, familles bien rangées, familles sans accrocs, sans tâches. Mensonges à faire manger, à mettre à table. Mensonges, mangeons nos songes.

Je disparaissais sous la table. A tout jamais. Dans ce lieu béni de l'enfance, le refuge, vous vous souvenez, où se cacher, où jouer, où disparaître un temps. Voir les pieds et les jambes des grands. Pouvoir les mordre. Un autre monde, une autre vie, qu'ils ne savent pas, qui n'est qu'à moi, petite, petite, Alice disparaissant tant elle est petite, Laura, Cassandre, mais pas Electre, non, non, jamais. N'entrez pas. Ne passez pas. Ne franchissez pas la ligne invisible, la frontière de mon espace vital. Ne franchissez pas ce seuil. N'entrez pas dans mon domaine. En moi, l'animal tu à jamais. Se taire à l'intérieur de l'œuf et les parois renvoient seulement l'écho d'un murmure. Comme une longue et lente agonie. Tuée dans l'œuf, la petite, tuée dans l'œuf, les yeux grands ouverts sur le silence. Pas de renaissance possible, oh non, ça, c'est une histoire d'universitaires. Pas concernée. Des insomnies, ça oui. Pas concernée, ni même mon chien. Est-il le maître en sa demeure, que j'y porte la guerre, la fureur, la destruction ? Que je crache à son visage, ma guerre sans fin. Dois-je lui obéir comme il me le dit ? Suis-je donc son domaine ? Est-il mon maître ? Je disparaissais pour ne pas répondre. Je glisse. Je fuis. Mon chien garde la porte mais Orphée sait le charmer, le séduire, il séduit tout le monde, il est dangereux comme le Mal. Alors les verrous sautent. Le verrou saute. J'ouvre moi-même la porte. Oh, Cerbère, Cerbère... Trouble de l'identité, peut-être. Confusions des rôles. Qui te parle la nuit ? Qui vient susurrer à ton oreille ? Ton domaine ne porte pas le nom d'amour. C'est la nuit que j'ai peur. La nuit que le loup vient me prendre. Le monstre se glisse, entre, pénètre. Un corps de dénonciation, de médisance, de cruauté, de frustrations. Mais il m'a vue ou on m'a dénoncée. Trop tard, à l'heure du café.

Les monstres sont faits pour qu'on les montre. Les monstres sont de foire, à exposer, debout et seul au centre de la scène, c'est sûr. C'est la cruauté, celle d'enfoncer des aiguilles sous les ongles, de pincer la lisière des cuisses sous la nappe, en souriant, en me demandant de sourire. Les Enfers ensuite. Faites-moi le plein, s'il vous plaît. Non, plus de fête. Tragédie, tragédie. On ne dit plus cela. On ne dit pas cela. Gratuitement, comme ça, juste pour faire mal, juste pour se venger. Même si les Ogres existent.

VALE POHER

MISSION DOLORES

- Arrange ta frange ! Occupe-toi des tiennes, cow-boy de supérette ! Il la gifla et profita du mouvement pour glisser jusqu'aux toilettes. La petite insolente restait seule, les yeux noyés dans le sel et le poivre. Ne pas pleurer,

surtout ne pas pleurer, sifflaient ses dents. Je m'approchai à pas de sioux, une plume posée sur mon crâne dégarni. Simplement pour un sourire.

Parce qu'il avait des dents contre la terre entière et que j'en voulais au monde entier, j'avais aimé son sourire de vieil héros fatigué. Parce qu'il se prenait pour un premier rôle de film technicolor, il allait forcément changer le format de ma vie. Mais à la place des grands paysages désertiques tant promis, il m'avait seulement offert quelques cigarettes Marlboro. Pour l'instant. Pour l'instant, il pissait dans les toilettes bien françaises d'une cafétéria qui n'avait en rien l'air d'un motel américain. A cet instant, j'avais une forte envie de lui arranger son scalp.

Ma ruse d'indien fonctionna. Elle me sourit.

- Dis donc Geronimo, je pourrais avoir un café ? dit-elle les lèvres recouvertes du sucre glace d'une gaufre à peine entamée.
- No problem, miss, j'osai avec un accent approximatif.
Ma fantaisie eut l'air de lui plaire. Elle lissa sa frange et laissa ses doigts se perdre dans ses cheveux. J'apportai le café attendu.
- T'en a pas marre de coincer en Ardèche ? Elle me lança.
- No, miss, je ne suis pas d'ici, je suis même venu m'installer ici. Le calme...
- Et ben... le calme, la mort oui ! rétorqua ma jeune cliente en entamant son deuxième canard.
C'était pour moi mon premier couac. Je m'éloignai discrètement de mon insolente.

Mon cow-boy ne se sentait certainement plus pisser, ça faisait maintenant trop longtemps que j'attendais. Attendre, attendre... à l'entendre, on allait voyager loin, longtemps, tous les deux. Mais en guise de grand canyon, je n'avais vu qu'un pont en forme d'arc que je connaissais depuis si longtemps qu'il ne m'émerveillait plus. Je ne faisais pas partie du monde des milliers de visages pâles qui s'agglutinaient pour le voir. J'attendais un motel, un putain de motel, comme dans les films. Une route infinie. L'indien de la cafétéria me souriait au bout du comptoir. Il semblait me comprendre même si je ne comprenais pas son envie de s'enterrer ici. Je lui souris, il se retourna pour voir si c'était pour lui. Charmant.

Elle m'invitait à s'approcher. J'osai à demi mots :

- C'est fou comme on peut s'approprié un lieu, des murs, alors que rien ne vous appartient. On pense que les choses sont immuables. Ce café n'est pas à moi, je ne sais même pas pourquoi j'y suis attaché. L'habitude...
Les doigts dans sa frange, elle lança :
- Moi je ne m'approprie que les fringues. Les fringues sont mes murs quotidiens, mes repères qui me protègent...
Elle n'avait pas fini sa phrase quand l'autre est sorti de son trou. Je l'avais oublié. Il m'a semblé qu'elle aussi. Il paraissait furieux. L'impression fut confirmée quand il commença à lui gueuler dessus. Je m'éclipsai à l'ombre du bar.
- Eh redescends de tes grands chevaux, toi qui n'a jamais enfourché de selle ! osa mon insolente préférée.
De là où j'étais, je ne pouvais pas entendre toute la conversation. L'autre entra dans une danse inconnue. Il finit par quitter la piste en lançant un « pisseuse » ponctué du claquement de la porte. Il n'avait pas eu le mot de la fin.

- The end.

Je levai les yeux. Le serveur s'était approché de moi. Il me plaisait bien. J'osai timidement :

- Je pense que je vais changer de manteau.
- Moi je vais repeindre les murs, dit-il en souriant.
- En fait je n'ai que la peau.
- Le café, il est pas à moi. Alors je peux partir.
Mais ça c'est une autre histoire, et je ne peux pas encore en parler.



Encore plus de culture gratuite sur
www.bleton.com/acd...